



*Le grand Santini*

Pat CONROY

ISBN : 978-2-266-18824-1

N° 13848

Prix : 8.10 €

---

## 1

À l'hôtel Cordova, près des docks de Barcelone, quatorze pilotes de chasse appartenant au Marine Corps et embarqués sur le porte-avions *Forrestal* donnaient une fête bien arrosée pour le départ du lieutenant-colonel Bull<sup>1</sup> Meecham, commandant en second de leur escadrille. Les aviateurs avaient bu une bonne partie de la journée, et la fête était en train de dégénérer rapidement. C'était pour Bull Meecham la promesse d'une soirée mémorable. Ty Mullinax, commandant de l'escadrille, avait tourné de l'œil en début d'après-midi et reposait béatement sur une table au centre de la salle, les mains jointes sur la poitrine, un bouquet de lis glissé dans la braguette.

Cela avait commencé, vers midi, sous forme d'une réunion fraternelle, souvent émouvante, de soldats et d'hommes civilisés rendant hommage à un camarade sur le point de quitter leurs rangs. Mais, l'alcool faisant son œuvre, les échos de la fête avaient crû de façon exponentielle. À la nuit tombante, tandis que les lumières du port accentuaient les superstructures des bâtiments de guerre, le maître d'hôtel du Cordova entra dans la pièce avec l'intention de mettre un terme à ce raout qui tournait peu à peu à l'émeute. Il aurait aimé appeler la garde civile pour faire jeter les marines dehors, mais il devait une bonne part de son chiffre d'affaires aux officiers américains qui élisaient son établissement comme quartier général chaque fois que l'escadre relâchait à Barcelone. Les clients du restaurant avaient commencé de se plaindre avec véhémence du vacarme et des obscénités qui se déversaient de la pièce contiguë et qu'un orchestre de flamenco n'arrivait pas à couvrir. Le maître d'hôtel attendait pour neuf heures le capitaine Weber, commandant un des croiseurs de l'escadre, qui devait venir dîner avec son épouse. Il prit une profonde inspiration, ouvrit la porte et marcha vers l'officier qui lui parut le plus élevé en grade.

« Eh bien, Pedro ! qu'est-ce que je peux faire pour toi ? » s'enquit Bull Meecham.

De petite taille, très bien mis, le maître d'hôtel levait les yeux vers un colosse rubicond qui mesurait un mètre quatre-vingt-quatorze pour cent kilos.

L'Espagnol avisa tout à coup la forme inerte du colonel Mullinax.

« Qu'est-ce qu'il a ? »

— Il est mort, répondit Bull Meecham.

— Vous me faites marcher...

---

<sup>1</sup> Bull : taureau. (Toutes les notes sont du traducteur.)

— Non, Pedro.

— Il respire toujours.

— C'est musculaire. Des spasmes réflexes, fit Bull tandis que derrière lui ses camarades s'esclaffaient. Il est tout ce qu'il y a de mort, Pedro, et on va être obligés de le laisser ici. La flotte appareille d'un moment à l'autre et on n'a pas le temps de l'enterrer. On passera le prendre dans six mois. C'est promis. D'ici là, pas question de l'enlever de cette table.

— Bien, senõr, dit le maître d'hôtel, considérant l'aviateur inconscient avec un malaise grandissant. Vous me faites marcher. J'aime bien la plaisanterie, moi aussi. Je viens vous demander de faire un peu moins de bruit et, s'il vous plaît, de ne plus casser le mobilier et la vaisselle. Il y a des officiers de la flotte qui se plaignent.

— Oh, mon Dieu, fit Bull. Tu veux dire que ces messieurs n'aiment pas nous entendre briser des verres ?

— Oui, senõr. »

Bull se retourna et, sur un signe de lui, ses treize camarades lancèrent leur verre dans la cheminée, déjà jonchée de tessons.

« Ce sera porté sur votre addition, senõr.

— Disparais, Pedro. Quand je voudrai une tortilla, je te ferai signe.

— Mais enfin, senõr, j'ai d'autres clients. Beaucoup d'officiers de la flotte, avec leur dame. Ils me demandent d'où vient ce bruit. Mettez-vous à ma place.

— J'en fais mon affaire, Pedro, dit Bull. Tu vas aller mastiquer une poignée de tacos pendant que les gars et moi terminons notre petite sauterie. Nous devrions en avoir fini dans une petite semaine.

— Senõr, je vous en prie... mes autres clients. »

Le maître d'hôtel reparti, Bull alla se préparer un autre verre, imité par ses camarades.

Avec un fort accent du Texas, le major Sammy Funderburk déclara: « J'ai fait un petit tour de reconnaissance ici ce matin. Et j'ai vu plusieurs créatures consentantes qui déambulaient dans le hall de cet hôtel.

— Voyons, fit Bull, tu sais bien que je réserve ce corps pour ma femme.

— Depuis quand, commandant ? lança un des jeunes lieutenants par-dessus l'hilarité générale.

— Depuis très tôt ce matin.

— Cette escadrille ici présente, beugla Sammy, est le groupe le plus coriace de pilotes des marines jamais rassemblés sur le plancher des vaches.

— Bien parlé ! Bien parlé ! abondèrent les autres.

— J'aimerais porter un toast, cria Bull pour couvrir le brouhaha, et un silence relatif s'installa. J'aimerais rendre hommage au plus grand pilote de chasse des marines qui ait jamais chié entre deux chaussures. » Il leva son verre et ses camarades l'imitèrent. « Cet homme a vécu sans peur, a fait avec un avion des choses que nul autre n'avait faites, il a craché des milliers de fois dans l'œil de la mort et, en dépit de tout ceci, il a su conserver une humilité digne du Christ. Messieurs, je vous demande de lever votre verre et de vous joindre au toast que je porte au colonel Bull Meecham. »

Au milieu des sifflets et des vivats, le capitaine Ronald Bookout glissa à Bull :

« Commandant, j'ai dans l'idée que nous pourrions avoir quelques petits problèmes si nous ne la mettons pas en veilleuse. Je viens de jeter un coup d'œil au restaurant. C'est bourré d'uniformes. Ça m'ennuierait que votre dernière soirée en Europe se termine mal pour vous.

— Capitaine, fit Bull d'une voix forte afin que les autres marines entendent sa réponse, il y a quelque chose qui vous échappe au sujet de la Navy. Ces gars-là s'attendent à ce que nous nous conduisions comme des sauvages. Ça leur permet de se sentir supérieurs. À leurs yeux, nous sortons tout droit de l'ère glaciaire ; gardons notre image, on y a tout intérêt. Ils nous prennent pour des primitifs, fils, et pour un marine c'est péché, péché mortel, que de jamais laisser supposer

à un de ces foutus calmars que nous sommes de la même race qu'eux. Merde, si je découvrais que les mecs sortis de Navale aiment s'envoyer des femmes, j'envisagerais très sérieusement de devenir pédé. En tant que marine, et *a fortiori* en tant que pilote de chasse des marines, vous devez leur tenir en permanence la dragée haute. Je les vois d'ici en train de prendre des poses comme s'ils avaient un bâton de glace dans le cul. Ils considèrent le Corps comme une espèce de fongus anal qu'ils sont bien obligés de supporter.

— Bordel, déclara Ace Norbett, je préférerais me battre contre la Navy plutôt que contre les Russes.

— Vois-tu, Ace, j'ai toujours rêvé d'une guerre entre la Navy et le Marine Corps. D'après moi, en un quart d'heure nos aviateurs transforment les pilotes de la Navy en une forme de vie animale éteinte.

— Ils auraient quand même la suprématie sur mer, dit le capitaine Bookout.

— On la leur laisse. Ce que je voudrais voir, c'est ces péquenots en train de nettoyer une plage. Je parie qu'il suffirait de trois marines pour tenir une plage face à toute la Marine US. Bon sang, je serais capable de tenir la moitié de la Navy en respect rien qu'avec une fronde et une demi-douzaine de crustacés bien entraînés et gonflés à bloc. »

Une joyeuse clameur s'éleva dans la pièce, accompagnée de sifflets et de tapage de pieds.

(...)

## 2

Ben scrutait le ciel dans l'attente de l'avion. Son père rentrait à la maison. Pendant toute son enfance, Ben avait plissé les paupières pour voir les chasseurs noir et argent sortir des bancs de nuages ou évoluer tels de gigantesques oiseaux de proie à des hauteurs où l'œil ne pouvait les suivre, à moins qu'il ne fût extraordinairement perçant ou que la journée fût exceptionnellement limpide. Il n'aurait su dire combien de fois il s'était retrouvé au bord de la piste à guetter l'approche de son père, à attendre que le grand homme en blouson de vol naisse de l'azur et amorce son approche. Avec les années, les siens avaient acquis des yeux patients, des yeux d'azur. Enfant, Ben ne comprenait pas pourquoi il lui fallait fixer avec une telle constance un ciel aussi vaste que l'océan afin de cueillir la mystérieuse apparition de l'homme qui l'avait engendré, de l'homme qui était l'égal des anges sur le terrain d'essai des dieux, de l'homme qui avait mené d'invisibles combats à huit kilomètres au-dessus de la terre. Mais avec l'âge et l'entraînement, l'œil de Ben s'était avivé. D'instinct, il savait maintenant reconnaître l'aile oblique, le point sombre qui peu à peu grossissait, perdait de l'altitude et se rapprochait d'une famille, dont la destinée était intimement liée aux carlingues vrombissantes des jets.

Tout en fixant les cieux, Ben se demanda combien son père avait changé au cours de cette année et combien il était capable de changer en un an ou durant le cours de sa vie. Il baissa les yeux pour considérer sa mère, son frère et ses deux sœurs. Tous regardaient en direction du nord, là où l'avion de transport devait apparaître. Un sentiment d'excitation bouillait en ces êtres comme un sang commun. La mère de Ben ne cessait de se passer nerveusement la main dans les cheveux. Elle croisa son regard et lui sourit.

« Tu es très belle, maman, fit Ben avec un clin d'œil.

— Merci, mon chéri, répondit sa mère. Redresse les épaules. Tu es encore voûté. Très bien, à présent tu te tiens comme un soldat. Les enfants, disons un autre *Je vous salue Marie*, afin que papa ait un vol sans problèmes.

— Nous en avons déjà dit cinq, maman, objecta Mary Anne Meecham. C'est en train de tourner à la neuvaine. »

Lillian Meecham ignore l'objection de sa fille et, d'une voix claire et fervente, adoucie par son accent sudiste, se mit à prier la Vierge. « Je vous salue Marie, pleine de grâce, le Seigneur

est avec vous... » Ses enfants se joignirent à elle en un chœur inégal, qui n'avait plus la flamme des cinq premières prières dites pour l'arrivée sans incident et à l'heure de leur père.

Une brise régulière soufflait du sud. La famille se serrait au pied de la tour de contrôle de Smythe Field, minable terrain de l'aéronavale, situé à quelque distance d'Atlanta, en Géorgie. En bout de piste, une manche à air gonflée par de faibles risées pointait tel un index absurde vers la tour de contrôle et les confins du terrain. Ayant toute leur vie étudié les manches à air et leurs messages essentiels, la famille savait d'où arriverait l'avion, savait que pilotes et aéronefs étaient régis par des lois physiques élémentaires et se posaient en fonction de la direction du vent. Cette manche à air rappela à Ben une des maximes de son père : « Si tu rencontres jamais un homme aussi sincère qu'une biroute, dis-toi que tu as rencontré un type bien. » Puis il ajoutait : « Et un sacré crétin. »

Près du hangar solitaire, des mécaniciens léthargiques en uniforme maculé de cambouis s'affairaient dans les entrailles de jets déclassés. Trois avions aux ailes repliées, semblables à des insectes mutilés, attendaient une hypothétique résurrection au milieu d'outils et de bidons d'huile. Pareil à une caverne, le hangar exhalait une odeur sombre et humide, et les silhouettes pâles et silencieuses qui s'y agitaient paraissaient prisonnières de ces ténèbres profondes. Ces hommes appartenaient à des unités de réservistes et ne venaient travailler ici qu'un jour par mois.

« Si l'avion de papa s'écrasait, nous ne nous pardonnerions jamais de n'avoir pas dit cette prière supplémentaire, dit Mrs Meecham.

— Je ne pense pas que ça marche comme ça, maman, dit Mary Anne.

— Eh bien, je suis quand même contente que nous l'ayons dite, répondit sa mère en regardant les hommes qui travaillaient sous le hangar. On voit bien qu'il ne s'agit pas d'une base de marines. Pas d'animation, pas le moindre esprit de corps.

— C'est ce qui me plaît dans cette base, dit Mary Anne.

— Comment faut-il entendre cela, jeune fille ?

— C'est cool ici. Les marines ne sont pas doués pour la décontraction.

— Ils sont doués pour des choses bien plus essentielles, dit Mrs Meecham.

— Cogner, par exemple, dit Ben. Un marine, ça sait cogner sur ses mômes.

— Ben ! fit sévèrement Mrs Meecham.

— Je plaisantais, m'man. Je voulais juste détendre un peu l'atmosphère.

— Ce sont les meilleurs soldats du monde. Si jamais ce pays est attaqué, vous remercirez le ciel de les avoir.

— Si on disait un *Je vous salue Marie* pour remercier le ciel, dit Mary Anne en étouffant un rire.

— Cesse de dire des bêtises, dit en souriant Mrs Meecham. Il n'y en a pas un parmi vous qui sache être sérieux.

(...)

Ben et Mary Anne partirent lentement vers le nord, le long de la piste, parallèlement à la clôture grillagée qui marquait les limites de la base. Chaque pas qu'ils faisaient atténuait la conversation de leur mère avec Karen et Matthew. Tout en marchant, Ben se remit à fixer le ciel, à tendre l'oreille pour saisir le bourdonnement familier, l'hymne bien connu qui annoncerait l'approche de son père.

« Tu vois quelque chose ? demanda Mary Anne.

— Oui, fit-il avec un petit sourire. Oui, je vois assurément quelque chose, reprit-il en se frottant les yeux d'un air incrédule. Si mes yeux ne me jouent pas des tours, je vois quatorze pigeons migrateurs, une escadrille de Messerschmitt. Et là-bas, je vois Jésus qui s'élève d'entre les morts. Marie accueillie en paradis. Je vois une horde de Mongols, la route qui poudroie, et une perdrix dans un poirier.

— Je veux dire, est-ce que tu vois quelque chose d'intéressant ? répondit imperturbablement

Mary Anne. À propos, Ben, depuis combien de temps attends-tu que je te pose cette question ?

— Oh, depuis peut-être huit mois.

— C'est bien ce que je me disais. Tu es très limité en ce qui concerne la pensée spontanée. Je me doutais que tu t'y préparais depuis longtemps. Lorsque c'est ton intellect contre le mien, tu n'es pas de taille.

— Foutaises.

— Tu sais bien que c'est vrai. J'ai l'esprit plus rapide que toi, seulement tu ne veux pas le reconnaître.

— Peut-être un peu plus rapide, admit Ben, mais je te rappelle que je peux, quand je veux, te faire sauter toutes les dents et que tu serais bien incapable de m'en empêcher.

— L'athlète, le bellâtre, le grand, le très viril champion. J'admets que tu en serais capable. Mais je te le ferais payer.

— Comment ?

— J'irais voler ton tube de Clearasil dans ta salle de bains. J'imagine que sans Clearasil tes boutons se multiplieraient si vite que tu mourrais dans les quarante-huit heures.

— Ta cruauté est sans limites.

— Évidemment. J'aime avoir le dernier mot. D'ailleurs j'ai toujours le dernier mot. À propos, tu as remarqué comme ta figure a fleuri ces derniers temps ?

— Ce n'est quand même pas un désastre, fit Ben, légèrement irrité. Dès que tu te mets à parler de ça, j'ai l'impression d'être un foutu lépreux.

— J'ai vu des lépreux qui avaient bien meilleure mine que toi. Vois-tu, Ben, si Jésus était de ce monde à l'heure actuelle, j'irais le voir au bord du Jourdain et je me jetterais à ses pieds. J'intercéderais en ta faveur. Je lui dirais : « Seigneur, guéris mon frère des asticots qui lui bouffent la face. Il a nom Benjamin et c'est un vrai lèche-bottes. Jésus, mon gars, si tu penses faire des miracles en guérissant tous ces lépreux, je vais te montrer un visage à côté duquel la lèpre, c'est du pipi de chat. Cela va être le plus grand défi de ton ministère, ô Jésus, guérir Ben Meecham, le garçon dont le visage n'est qu'un énorme bubon enflammé. » »

Un matelot avec un poste à transistors dans la poche revolver passa près des deux jeunes gens. De l'appareil, tourné à fond, se déversaient les notes de la clarinette d'Acker Bilk jouant *Stranger on the Shore*. Le morceau se termina, cédant immédiatement la place à *Breaking Up Is Hard to Do*<sup>2</sup> de Neil Sedaka. Ben et Mary Anne se turent jusqu'à ce que le marin et le transistor fussent à bonne distance.

« Ça oui, soupira philosophiquement Ben, rompre c'est pas facile.

— Qu'en sais-tu ? Tu n'es jamais sorti avec une fille.

— Ni toi avec un garçon.

— C'est ce que tu crois. Les garçons ne cessent de convoiter mon corps.

— Ah ouais ? J'ai vu ton corps entraîner des émotions d'un autre genre. La nausée, par exemple. Le désir, jamais.

— Si on parlait un moment de ton nez...

— Je me rends. Seigneur, à t'entendre parler de ma peau et de mon nez, je vais finir par ne plus oser me montrer. »

Ils avaient fait demi-tour et revenaient vers la tour de contrôle. Ce chaud après-midi les emplissait de langueur. Ben se mit à détailler sa mère.

À trente-sept ans, Lillian Meecham était d'une éblouissante beauté que les années, l'enrobant à peine, n'avaient fait qu'enrichir et approfondir. Sa longue chevelure d'un auburn profond était ramenée sur le côté de la tête et lui couvrait à demi l'œil droit, crinière altière et insouciant qui conférait un air de malignité ingénue à un innocent visage de madone. Ce visage était le reflet de maintes choses et portait l'empreinte de maints événements marquants

<sup>2</sup> « Une rupture, c'est difficile. »

et souvent douloureux. Son sourire était gai, mais d'une gaieté mêlée de tristesse. Elle avait les lèvres pleines et passionnées, le nez mutin. Les épreuves avaient marqué les parties les plus tendres de son visage. La douleur s'était portée vers les plis quasi invisibles des paupières. Le chagrin rayonnait en étoile de chaque côté de la bouche. Seules ces rides montraient que son visage avait souffert et que le temps y avait laissé quelques traces. C'était un visage bon, un visage que des fils pouvaient aimer, un mari adorer et des filles envier.

Son corps était ferme, mûr et plein. S'y dessinaient d'amples courbes qui attiraient l'œil des hommes. Elle avait porté à terme quatre enfants et enduré trois fausses couches, mais son ventre était aussi dur et plat que la paume de sa main.

Ben la regardait qui, à une centaine de mètres de là, parlait à Karen et Matthew. Elle parlait avec les mains, avec des mouvements si fluides et d'une telle grâce qu'il sembla à Ben qu'une douce musique aurait dû filtrer de cette fin d'après-midi émolliente. Les doigts de sa mère avaient un langage qui leur était propre. Ils étaient longs et fins. Les ongles étaient recouverts d'un vernis transparent et elle en avait soigneusement limé l'extrémité en forme de croissant de lune. Elle était plus fière de ses mains et de son ventre que de toute autre région de son anatomie.

À l'approche du retour de son père au terme d'une année outre-mer, Ben avait vu sa mère se transformer peu à peu. C'était une loi partagée par toutes les familles de militaires : la mère ne pouvait y faire appliquer la stricte discipline imposée par un père pour qui cela tenait autant de la religion que du mode de vie. Lorsque le soldat partait pour une année pleine, les siens poussaient un tacite soupir de soulagement. Pendant un an on allait avoir la bride sur le cou ; on pourrait goûter une entière liberté sans avoir à redouter la cour martiale. Bien qu'une maison sans homme fût incomplète et que le père de famille finît par manquer à chacun, on goûtait ce relâchement, cette fragile vitalité qui ne pourraient survivre à son retour.

Lillian n'était pas très stricte en matière de discipline. Toutefois elle avait au cours des dernières semaines automatiquement travaillé à restaurer quelque chose qui ressemblât à l'ordre de jadis, en sorte que l'arrivée de leur père ne fût pas pour les enfants un choc trop rude. De retour d'outre-mer, il avait toujours la main très lourde, soucieux qu'il était de réinstaurer ses codes de discipline et de veiller à ce que les enfants marchent à sa cadence, plus soutenue. Leur mère les avait reconditionnés tout au long du dernier mois. Elle faisait des inspections-surprises, hurlait fréquemment, ne ménageait pas ses remontrances et avait même une fois frappé Matthew qui renâclait à se plier à ses directives. Au fur et à mesure qu'approchait le jour de l'arrivée du colonel Meecham, la famille avait été baignée d'une tension qui courait comme l'eau noire d'un ruisseau. La cérémonie de passation des pouvoirs aurait lieu à l'instant où l'avion se poserait à Smythe Field. Sans qu'un seul mot soit échangé à ce sujet, Lillian Meecham allait confier la maisonnée à son mari.

Mary Anne était très différente de sa mère. Elle avait un visage intelligent, couvert de taches de rousseur, un visage d'une touchante vulnérabilité. Des lunettes à verres épais, à la monture voyante et bon marché, nuisaient à son charme naturel. Elle était de bien plus petite taille que sa mère et, en comparaison, paraissait lourde et gauche. Elle avait une forte poitrine, mais se vêtait d'habits amples et enveloppants de manière à ne pas attirer l'attention. Du fait de l'épaisseur de ses verres, ses yeux avaient quelque chose de bouffi, comme s'ils eussent été prisonniers d'un bocal à poisson rouge. Ils étaient du même bleu que ceux de sa mère, mais recelaient une sagesse et une douloureuse gravité, singulière chez une si jeune personne. Tout en marchant, elle ouvrit un poudrier et tamponna ses taches de rousseur. De sa vie, jamais elle n'avait aimé ce que lui racontait son miroir.

Le vent allait par petites risées, retombait, puis se manifestait à nouveau. Ce n'était pas un vent capable de faire oublier l'écrasante chaleur, mais il s'emparait des cheveux de Lillian et les rejetait doucement en arrière, pennon d'un auburn chatoyant, manche à air improvisée, qui révélait un cou long et élégant.

« Maman est belle aujourd'hui, tu ne trouves pas ? » dit Ben sans regarder sa sœur.

Mary Anne se renfrogna. « Ouais, Œdipe. Elle est toujours belle. Qu'y a-t-il de changé ?

— Elle a dû passer pas mal de temps à se pomponner pour papa.

— Je dirais dans les deux semaines. Elle s'est fait faire les cheveux, les ongles, les yeux, les fringues. Le problème, c'est qu'elle n'a pas pu faire retoucher ses enfants.

— Tu crois qu'elle est heureuse de revoir papa ?

— Oui, dit Mary Anne. Elle l'aime, ce salopard. Comme nous tous, elle a peur de lui. Mais, comme nous tous aussi, elle l'aime. J'ai lu toutes les lettres qu'il lui a envoyées. Elles fourmillent d'écœurantes allusions sexuelles. Complètement sexo-tordu, tout ça.

— Tu as lu les lettres de papa ? fit Ben, qui n'en croyait pas ses oreilles. Maman te tuerait si elle savait ça.

— Il est de mon devoir de me tenir informée. Je vais te donner une information plutôt leste mais fascinante. Il appelle sa verge Mr Canon, et le sexe de maman est Miss Nancy. Exquis, non ? Ça m'a donné envie de vomir.

— Ma sœur chérie, je ne te conseille pas de faire un jour l'erreur d'appeler papa Mr Canon. Et je me garderais bien de jamais évoquer Miss Nancy. Mais que veux-tu, cela doit être dur pour un mari et sa femme d'être séparés pendant toute une année. Je sais que maman se sent parfois bien seule. Dieu sait pourtant que nous avons besoin qu'il s'éloigne de temps en temps. Moi, j'ai encore un an à tirer avec lui avant de quitter la maison.

— Papa est l'être le plus intéressant que j'aie jamais rencontré, dit pensivement Mary Anne.

— Les marques de coups que j'ai à la mâchoire l'attestent.

— Je ne parle pas de cela. Je veux dire qu'il est difficile à cerner. Il aime sa famille plus que tout au monde mis à part le Marine Corps, et cependant aucun d'entre nous n'a jamais eu une vraie conversation avec lui.

— En tout cas, nous venons de passer une excellente année sans lui. Cela a été super d'habiter chez Mamo.

— Ça, comparé à l'année qui a précédé son départ pour l'Europe...

— Oui, on n'a pas rigolé tous les jours. Mais c'est du passé. Maman dit qu'il a beaucoup changé. On lui manque beaucoup, c'est sûr.

— Il me manque à moi aussi, d'une certaine manière.

— À moi aussi, dit Ben avec difficulté, il me manquerait plutôt. » Puis, brusquement, il dit : « J'entends un avion. »

Le ronronnement lointain d'un avion en approche venait se répercuter sur le terrain. Ben et Mary Anne parcoururent en courant la distance qui les séparait de leur mère. Ben courait à reculons afin d'apercevoir l'appareil dès qu'il apparaîtrait, trahi par le reflet d'une aile ou d'une vitre de cockpit. Mais il ne voyait rien. Le bourdonnement semblait emplir tout le ciel et ne provenir d'aucune source précise. Le bruit se faisait plus fort, plus défini. Lorsque les deux adolescents arrivèrent auprès de Mrs Meecham, ils virent qu'elle souriait.

« Je le vois, dit-elle simplement.

— Où ça ? fit Ben.

— À deux heures, juste en dessous du gros nuage.

— Ça y est, je le vois, s'écria Matt.

— C'est l'avion de papa », fit la voix suraiguë de Karen qui sautait sur place. Elle étrennait une nouvelle robe plissée et une paire de souliers vernis.

Mary Anne regardait sans rien voir dans la direction d'où venait le bruit. Elle savait d'expérience que l'avion était au-delà de la portée de sa vision et le serait pendant encore plusieurs minutes.

« Je ne le vois toujours pas, ce sacré zinc, murmura Ben à l'adresse de Mary Anne.

— T'es pas le seul, fit celle-ci. Moi, pour le voir, il faudra que je me paie une de ses ailes.

— Retourne tes lunettes, elles te serviront de jumelles.

— Très drôle.

— Non, sérieux, j'ai tenté une fois le coup avec tes lunettes. Eh bien, pour la première fois, j'ai

pu voir les anneaux de Saturne. » Et Ben de s'écrier tout à coup :

« Je le vois. Je regardais exactement dans sa direction. Je dois être un peu rouillé. »

Lillian Meecham regroupa ses enfants autour d'elle afin de régler les retrouvailles.

« Ben, Matt, tenez-vous droits. Épaules en arrière. Comme des marines. Matthew, attends que je te donne un coup de peigne. Les filles, vérifiez votre maquillage, nous voulons être belles pour le retour de votre père. Quand il sort de l'avion, nous courons tous vers lui. Je serai en tête, suivie des filles, puis des garçons. Je l'embrasse comme il faut, les filles l'embrassent comme il faut. Ensuite, les garçons lui serrent fermement la main. Très fermement, comme des hommes. Puis vous dites : "Bienvenue au pays, commandant." »

— Vaudrait mieux aller chercher un tabouret pour le nain, dit Mary Anne. Si on ne lui donne pas un petit coup de pouce, Matt va serrer la rotule à papa.

— Tu l'as entendue, m'man. Elle recommence à me traiter de nain.

— Mary Anne, dit sévèrement Mrs Meecham.

— Oui, maman.

— Conduis-toi comme une dame. »

Tous les regards de la base aérienne se dirigèrent vers le gros porteur, qui livrait produits alimentaires et pièces d'avion à la base de Smythe Field, et rendait Bull Meecham à sa famille. Le monstre perdit régulièrement de l'altitude, volets ouverts en grand, légèrement cabré, jusqu'à ce que les roues hurlent sur le ciment et y tracent plusieurs lignes de caoutchouc brûlé, marquant l'étape finale du voyage de retour du colonel Meecham. Tandis que l'appareil roulait vers les bâtiments, un camion-citerne prit brusquement vie du côté du hangar et se mit à avancer lentement dans sa direction.

La porte de l'avion s'ouvrit, des marches se déplièrent. Un homme en uniforme s'encadra sur le seuil. Il vit les siens et, avec un large sourire, leur lança d'une voix forte :

« Laissez passer le pilote de chasse. »

Tandis qu'ils s'élançaient, cet écho de souvenirs lointains retentit dans leur tête. Cette phrase était un mot de passe vers la tumultueuse cellule d'autrefois, elle était le crible des jours de l'enfance, des rires et des colères. Tandis qu'ils couraient vers ses bras tendus, ces mots leur délivraient un message très simple : le lieutenant-colonel Bull Meecham, du United States Marine Corps, était de retour d'Europe. Le père avait atterri. Le Grand Santini était rentré chez lui.